

XYZ. La revue de la nouvelle

Aria, *lento*

Daniel Sernine



Numéro 84, hiver 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3271ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sernine, D. (2005). Aria, *lento*. XYZ. La revue de la nouvelle, (84), 51–58.

Aria, *lento*
Daniel Sernine

VIRGINIE n'avait pas appelé depuis un mois. Carl... Carl avait téléphoné la semaine dernière, rapidement mis mal à l'aise par les silences de Jarry, qui prétendait n'avoir rien de neuf à raconter. De fait, Jarry avait l'impression de ne rien faire qui vaille ces temps-ci : un cours à préparer pour la session de mai-juin au cégep, la transposition pour synthétiseurs du *Petrouchka* de Stravinski, un projet multimédia sans queue ni tête pour lequel Michaud avait décroché une subvention.

Jarry avait aussi composé une ou deux chansons, de celles qu'on enregistrerait peut-être mais qui ne se retrouveraient jamais dans la sélection finale lorsque viendrait le temps de mixer un disque.

Il en avait touché un mot à Carl, qui lui avait gentiment dit avoir hâte de les entendre — et peut-être même était-ce sincère. Mais quand auraient-ils l'occasion de se voir, c'était là une autre question, que Jarry n'osait plus poser depuis quelques saisons. Il craignait trop de se faire répondre « Je ne pourrai pas cette semaine », ou « J'ai bien trop à faire » ou encore « La semaine prochaine je serai au chalet des parents de Kathleen, il faut vraiment que je m'éloigne du téléphone ».

Tout cela était vrai ; depuis longtemps Jarry s'était fait une raison.

Il se revoyait durant cette dernière conversation téléphonique, plus précisément il se remémorait ses mains dont il faisait craquer les jointures, exerçant des pressions sur chaque phalange, jusqu'à ce que plus aucune ne fasse le moindre bruit, puis se cherchant de petits bouts de peau sèche sur le bord des ongles, les triturant jusqu'à ce qu'il prenne conscience de son tic. Il était comme ça lors de certaines conversations : au restaurant, au bar, au téléphone, face aux rares amis à qui il se confiait. Ses mains s'agitaient lorsque quelque chose d'important se disait ou, plus souvent encore, lorsque quelque chose ne se disait pas.

À l'autre bout du fil, Carl s'était aperçu de ses silences. Voilà un an ou deux, il aurait demandé à son ami ce qui lui pesait — il avait failli le faire, du reste, Jarry en était sûr. Mais Carl s'était tu à son tour, se disant sans doute : « Si quelque chose le tracasse, qu'il prenne la peine de le dire. »

Toutefois Jarry n'en avait rien dit ; ce qui lui pesait était diffus, toujours la même chose, en fait : ses amis lui manquaient, Carl en particulier. Le passé lui manquait, ces quelques mois de grâce où ils avaient pratiquement vécu ensemble, se voyant quasi tous les jours, d'abord réunis par un projet commun, emballant ; puis, Carl se retrouvant libre entre deux baux et deux blondes, ces sorties ensemble, ces longues promenades photographiques dans la ville, ces tournées de bars où ils allaient entendre jouer des groupes inconnus et bavarder avec les musiciens jusqu'aux petites heures de la nuit.

Puis les roues de la vie avaient tourné, le grand projet de Carl et de son frère avait enfin décollé, le loft loué et transformé en studio, les appareils achetés grâce au crédit de papa, les cours et les sessions de formation, les premiers modestes contrats.

Pour Jarry aussi la roue avait tourné, mais plus lentement et — ennuyeux paradoxe — même dans cette lenteur elle lui semblait patiner, faire du surplace.

Dans les haut-parleurs réglés à plein volume, Joan Sutherland en Lakmé chantait *Viens Malika*, en duo avec une autre voix céleste dont Jarry ne se rappelait jamais la propriétaire. À la fin de l'air, les deux hindoues semblaient s'éloigner — peut-être s'en allaient-elles vraiment, en coulisses, comme le chœur des *Plannètes*, à la fin de *Neptune le mystique*, ainsi que l'avait demandé Holst à une époque où les *fade-out* n'existaient pas.

Y avait-il *fade-out* dans la relation de Carl et du musicien, ou Carl s'en allait-il tranquillement, discrètement, oubliant qu'il avait déjà assuré à Jarry qu'il était son meilleur ami ? C'était davantage un *fade-out*, Jarry devait se l'avouer : ruminant avec nostalgie le printemps où leur amitié avait atteint ses hautes eaux, il préférait sans doute remâcher ces souvenirs-là plutôt que de s'adapter à un autre mode dans leur relation.

Intérieurement, il reprochait à ses amis de le négliger, mais il avait la lucidité de s'accuser de la même négligence : lui non plus n'appelait pas, comme si c'était aux autres, toujours, d'accomplir les premiers pas.

Mais il craignait un peu de se faire répondre par Laurent que son frère était chez Kathleen, ou soupait avec elle, ou que Carl lui lance, pressé, qu'il n'avait pas le temps de bavarder parce qu'il sortait la rejoindre. Jarry croyait toujours, en ces occasions-là, déceler dans la voix de Carl un soupçon de gêne, une ombre de culpabilité, comme s'il savait qu'à chaque coup il infligeait à son vieil ami une infime meurtrissure, ou éveillait la douleur d'une ancienne blessure. Avec quel laconisme Carl lui avait mentionné avoir passé avec elle la soirée de la Saint-Valentin — et la nuit, bien entendu. Prévenance inutile : l'image de son corps mince roulant parmi les draps avec celui d'une fille ne brûlait plus les paupières de Jarry comme naguère quand Carl avait entretenu cette torride et houleuse relation avec Emmanuelle — oui, même le prénom ; la vie aimait bien narguer Jarry et ses semblables.

Ce soir de la semaine dernière, quand il avait deviné Carl sur le point de raccrocher le combiné, Jarry avait quand même trouvé, précipitamment, quelque nouvelle anodine à lui livrer, quelque anecdote inconséquente. Ensuite il avait dit au revoir, à la faveur d'une pause, juste avant de sombrer dans la banalité — au moins, il lui restait encore cette fierté, de préférer être taciturne plutôt que banal.

Et plutôt muet que sentimental : il avait été incapable de souligner cet anniversaire passé inaperçu, cette date retrouvée par hasard — menteur ! — dans un vieil agenda... Deux ans déjà, soir pour soir : au retour d'un spectacle rock à Ottawa, cette fameuse conversation où ils s'étaient ouverts l'un à l'autre, Jarry énonçant ce que son jeune ami savait à son propos depuis belle lurette, et Carl apprenant à son aîné que les diverses teintes du spectre émotif avaient elles-mêmes leurs propres nuances, inattendues, précieuses, de rares variétés de tendresse pour lesquelles les adjectifs restaient à écrire.

« Pourquoi me réveiller ? » chantait un Pavarotti encore jeune dans le rôle de Werther, et généralement Jarry se secouait trop tard pour faire omettre cet air à son lecteur de CD. Il ne prisait guère les chanteurs masculins — les ténors, à la rigueur — mais cet air-là lui plaisait, avec le pathos de ses cordes.

Maintenant c'était Sapho, *Ô ma lyre immortelle*, juste avant de se jeter à la mer. Autres rythmes de vie, à ces époques-là, sans 9-1-1 et sans pompiers pour grimper prévenir les suicides. L'image d'une désespérée livrant un ultime aria, à gorge déployée, au faite du pont Jacques-Cartier, dessina sur les lèvres de Jarry un bref sourire.

Et comment allait Virginie, ces semaines-ci ?

Carl avait mentionné l'avoir côtoyée récemment, lors du montage d'un vidéoclip. En quelques phrases, il avait résumé sans le vouloir tout ce qu'elle était : tantôt fantaisiste et taquine, tantôt sensible telle une écorchée, cherchant une poitrine masculine où se réfugier et des bras pour la serrer. Et ce sprint perpétuel contre la montre, comme si en courant elle pouvait empêcher ses émotions de la rattraper.

Lors de leur dernière conversation — intime, comme parfois elle y consentait —, elle lui avouait redouter l'approche du 14 février. Elle allait, disait-elle, devoir remonter le moral à bien des amis esseulés. Le non-dit, bien sûr, était qu'elle craignait de voir son moral à elle dans un nadir de déprime, à l'approche d'une nouvelle tourmente sentimentale. Autant Jarry aimait, secrètement, se complaire dans la nostalgie des amours qui auraient pu réussir, autant Virginie redoutait les souffrances d'un amour qui pouvait mal tourner.

Comment s'appelait-il déjà ? Elle n'en avait pas eu tant, des amants. Celui-là serait — était ? — la troisième ou quatrième version du nounours imposant et posé, de dix ou quinze ans son aîné, pas plus beau ni séduisant que ne pouvaient l'être, par exemple, un père ou un oncle, mais tout aussi rassurant.

Comment s'était passé le souper avec Roger ? (C'était peut-être « Roger ».) Cette soirée où Virginie devait lui expliquer ses craintes, évoquer sa vulnérabilité, laisser deviner les blessures que lui avaient infligées les deux amants précédents, qui l'aimaient bien mais n'étaient pas vraiment amoureux, pas comme elle, pas à coup sûr — oh que Jarry connaissait ça, cette asymétrie des relations amoureuses, ce déséquilibre où, d'un plateau de la balance à l'autre, l'un des amants devait toujours s'étirer, se tordre, s'épuiser pour rapprocher l'autre de lui, sans pourtant donner l'impression de s'accrocher — du moins, sans se l'avouer...

Depuis, pas de nouvelles. Et Jarry avait tendance à croire : mauvaises nouvelles. Fièvre, Virginie préférait lécher ses plaies seule, dans la tanière de son travail à corps perdu, seule parmi quinze ou vingt collègues de travail, avec pour uniques concessions à son chagrin des poèmes dans son mystérieux journal intime ou des confidences laconiques à sa meilleure amie.

À travers tout cela elle n'oubliait pas Jarry — du moins aimait-il le croire — mais elle ne prenait pas le temps de l'appeler, moins encore de lui écrire. Sa discrétion avait d'ailleurs été trahie par l'afficheur téléphonique de Jarry ; toutefois elle n'avait pas laissé de message sur son répondeur, même après une frénétique succession de six appels en une journée — un week-end où le chanteur n'y était pas, bien entendu.

Un beau jour elle reviendrait... « *Un bel di* », un beau jour il reviendra, voilà ce que chantait maintenant la pathétique Nippone de Puccini. Jarry aurait bien aimé pouvoir en dire autant, ou du moins connaître un « il » à qui appliquer cet illusoire espoir. Mais non, la traversée du désert se poursuivait — un désert qu'il créait lui-même autour de soi en sortant peu, en ne fréquentant personne hormis ses collègues, en entretenant des fantasmes si précis, tellement capricieux, que nul à moins d'un miracle n'y pourrait correspondre.

Le dernier, le jeune Denis, avait failli y correspondre, à quelques années près. Sans trop se faire d'illusions, Jarry avait souhaité que ça marche. S'il avait cru à l'existence d'un demiurge, il aurait conclu qu'il l'avait souhaité trop fort et que l'on punissait

son désir. S'il avait cru à la pensée positive, il aurait conclu qu'il ne l'avait pas souhaité assez — trop sceptique, trop cynique...

En son for intérieur, Jarry savait quel avait été son vœu. Sa nervosité, son anxiété à l'approche de leur première rencontre, aurait suffi à trahir la sincérité de son espoir, s'il s'en était ouvert à quelqu'un.

Il n'en avait parlé qu'à Nadia, son amie, sa complice, par qui Denis et lui étaient entrés en correspondance.

Puccini, encore. Tandis qu'une Mimi bien en voix mourait de consommation, Jarry regardait les indicateurs sonores, petites colonnes de traits verts, atteindre le rouge lorsque se déchaînaient les sopranos. Dans l'ombre du salon, il n'y avait de lumières que celles de la chaîne stéréo, les minuscules diodes écarlates, le bleu ou l'or des affichages numériques. Celles de la ville, aussi, derrière la grande fenêtre: le chapelet des lampadaires au flanc de la Montagne, les archipels de fenêtres ambrées dans les tours d'appartements, le damier glacé des étages de bureaux éclairés au néon.

Sur la table à café, le bâtonnet d'encens s'était depuis longtemps consumé.

Les circonstances — Jarry se refusait le confort d'un Destin — les circonstances l'avaient au moins épargné, cette fois. Du côté de Denis, ça n'avait pas cliqué, il l'avait senti sans se l'avouer clairement, avec le vague espoir que l'autre sortirait de sa réserve, se dégènerait. Mais en volant quelques billets verts dans le portefeuille du chanteur, le jeune homme avait réglé la question: Jarry, qui s'en était rendu compte le surlendemain, n'allait pas se tourmenter pour un petit filou. Épargnées les journées et les semaines à attendre une lettre, les soirées à espérer un coup de téléphone, à se demander s'il s'était trompé, s'il n'y avait pas eu quelque écho à sa propre tendresse, si ce qu'il avait pris pour de la tiédeur était en fait de la timidité, si ça pouvait changer, s'il fallait patienter, si l'espoir était encore permis, si...

Le voilà qui repartait.

Évidemment, ce cerveau-ci n'arrêtait pas de ruminer sur ordre de la raison: et si Denis ne l'avait pas volé, et si Jarry se trompait dans ses soupçons, et si au fil des mois, pris de remords,

le jeune homme n'attendait qu'une occasion d'avouer son erreur et de reprendre à zéro une relation qui, par écrit du moins, les premiers temps, avait semblé pouvoir bien tourner...

Dans le noir, Jarry s'adressa un bref rire narquois, à mi-voix, un sarcasme informulé.

Un court silence s'était fait dans les haut-parleurs. Puis, doucement, une voix s'éleva au milieu de la nuit, la voix d'une diva... Des images vinrent à Jarry, des fragments : sur grand écran, une promenade aux Tuileries dans le crépuscule bleuté de l'aube, puis sa propre visite à Paris, tel un pèlerinage, le parc à la fois si familier et si différent. Et, bien sûr, pas de Wilhelmina en vue, pas de jeune facteur éperdu ni de bruine sur les platanes.

Le musicien se leva. Qu'était-ce déjà que cette histoire de *La Wally*? Il l'avait déjà su, sans toutefois avoir lu le livret de Catalani, un cas d'amours tragiquement contrariées dans un village suisse. L'opéra, quelquefois, faisait tout un plat de bien petites histoires. De l'amour aveugle d'une humble Nippone pour un bel Américain galonné, Puccini avait fait le pathétique *Madama Butterfly*. N'y avait-il rien à tirer de cette histoire-ci, celle d'un compositeur qui passait plus de temps à ruminer ses amours à sens unique qu'à écrire de la musique?

Jarry alluma une lampe sur son bureau, faisant luire le verre émeraude et briller l'or du laiton.

Sur une tablette de la bibliothèque, pas du tout par hasard, les portraits de ses amis captèrent son regard, les yeux de faon de Carl et le minois de Virginie — qui dans la mi-vingtaine se faisait encore demander une carte d'identité, à l'occasion. Françoise avait sa photo là, et Nadia bien sûr. Même Denis, dans un petit cadre que le chanteur ne s'était pas encore résolu à enlever — après tout, Jarry aussi avait volé, quand il avait cet âge.

Il se vit passer le revers de deux doigts sur les arêtes des cadres en plastique, sentit l'esquisse d'un sourire sur ses lèvres.

Au milieu de la nuit, la voix de la diva fendait le silence de sa lame en diamant, et le silence se réfugiait dans les coins, avec l'ombre, faisant reculer les murs de la pièce, ouvrant le salon jusqu'aux confins de l'espace.

Céleste... Oui c'était ça, une voix céleste.

Jarry s'assit à son pupitre, où traînaient toujours des pages lignées, vierges, et quelque stylo baveux. Ses notions de musicologie — qui n'avait jamais été son point fort — étaient bien loin cette nuit. Comment désignait-on ce tempo grave et triste... *lento*, peut-être?

Lent et grave, telle une promenade nocturne, dans un parc désert, avant que la ville s'éveille et que le soleil dore l'horizon mauve.

Une promenade solitaire, comme souvent les siennes l'étaient.

Ce n'étaient pas les plus agréables mais, quelquefois, n'étaient-ce pas les plus fécondes?

Visitez
le site Internet
d'XYZ éditeur





www.xyzedit.qc.ca

